

Gabriel-André Pérouse

SUR LES SORTIES DE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

En saluant, tout d'abord, nos hôtes et amis polonais, et en leur rendant grâce pour tant de plaisirs trouvés comme de coutume au bout du voyage, j'ai aussi à m'excuser. Notre Colloque a pour domaine d'inventaire la littérature française -et je donne le mauvais exemple en prenant pour sujet un ouvrage espagnol. J'espère obtenir votre pardon en invoquant trois raisons. La première est que, à la hauteur géniale où se place le Quichotte, les différences nationales n'ont plus grand poids: une telle oeuvre appartient de plein droit à la littérature universelle; d'autre part, la traduction Oudin-Rosset, du début du XVII^e siècle, est incontestablement un texte français, intervenant comme tel dans l'histoire littéraire de la France; enfin, nous sommes ici les hôtes d'une chaire de Philologie Romane, et il n'est peut-être pas indû que l'Espagne y marque, discrètement, sa présence.

*
* *
*

Don Quichotte est un homme qui vit cinquante ans sédentaire, paisible en son village — puis un homme qui „sort”, une fois, deux fois, trois fois (de plus en plus longtemps), enfin un homme qui rentre chez lui pour y mourir. Trois moments, donc, dont le deuxième, celui des chevauchées — qui fait l'essentiel du livre — se subdivise en trois „sorties”. Moments marqués, le premier par le progressif ébranlement du bon sens sous le coup des lectures épiques, le deuxième par la haute folie triomphante, le troisième par le retour à la sereine sagesse, aux jours d'une mort qui est aussi résurrection. Laissons de côté, aujourd'hui, l'aspect „christique” de cette construction (vie cachée, vie publique, souffrance et victoire); laissons aussi toute la problématique médicale et caractérologique sur laquelle existent de très bons travaux récents,

laissons la question du rapport entre narration principale et histoires encadrées, laissons tout le reste, et — comme nous y invite le présent Colloque — considérons Don Quichotte voyageur, l'homme des trois „sorties”.

C'est un sujet bien connu et souvent abordé. Le fait que je n'en suis pas vrai spécialiste justifiera opportunément mon dessein d'en parler ici non pas de manière érudite mais comme un amateur, honnête homme, en quête de signification humaine et de plaisir littéraire.

Deux derniers mots liminaires, sur mon corpus et mon plan. Bien sûr, on s'intéressera ici au livre entier, mais en privilégiant beaucoup les chapitres initiaux de chaque „sortie” (préparatifs et mise en route), ainsi que le chapitre final du dernier retour à la maison. Quant à l'itinéraire que je vous propose, il commencera par une rapide réflexion sur la „sortie” (le mot et la notion); puis nous parcourrons ensemble les pages où s'amorce chacune des trois „sorties”, avant de regarder Don Quichotte sur la route et de considérer enfin son retour à l'immobilité définitive: peut-être serons-nous à même, pour conclure, de dire quelques mots sur les sorties de Miguel de Cervantès.

*
* *
*

Sur cette ligne, donc, qui va de la sagesse à la sagesse, trois boucles viennent se greffer, de plus en plus larges: les trois „sorties” de Don Quichotte. Le mot „sortie” est traditionnel dans la critique cervantine de langue française. C'est le mot espagnol *salida*, qui signifie aussi „départ”. Conservons-le, car „sortir” a une connotation active (franchir une clôture, au moins une limite) que „partir” ne possède pas et qui est présente dans le terme espagnol.

Don Quichotte a lu la geste de Renaud de Montauban, qui „sortait” de son château pour rançonner: accroissement d'avoir, bien vulgaire, auquel Don Quichotte ne songe pas — mais en même temps accroissement d'être, puisque la conquête du butin suppose l'exploit: sortir, c'est se dépasser. Don Quichotte vivait entre des femmes (la nièce et la gouvernante): ses sorties, contre le vouloir des deux femmes, sont affirmation de sa virilité, d'autant plus pathétique que cette virilité est vieillissante et infiniment vulnérable: il en cherchera pourtant les joies, lance en arrêt, avec son Sancho — échappé quant à lui aux mains de sa Thérèse. Sortir, c'est s'exposer, se mesurer. Notre homme le ressent comme „fort à propos”, comme „nécessaire”.

Le chevalier qu'il veut être, nous le qualifions en français d'„errant” — mais ne nous méprenons pas sur cette épithète. Elle n'évoque nulle-

ment démarche incertaine ou vaguement répétitive. En castillan, on dit (mieux) *caballero andante*, c'est-à-dire chevalier marchant, cheminant. C'est un délire de mise en route (non pas quelque danse de St-Guy) qui saisit le petit hobereau tranquille, devenu l'homme du voyage.

De tous les voyages qui seront analysés ici, ceux de Don Quichotte sont sans doute les plus purs, les plus essentiels, car les plus gratuits. Nul but prescrit ne les définit, c'est-à-dire ne les limite. Nul souci d'arriver, ni de revenir. Il s'agit, pour le corps et pour l'âme, de se livrer au vent de la route, d'acquérir la réceptivité délicieusement périlleuse que seul nous confère le voyage, l'abandon à l'espace ouvert.

Don Quichotte est „de la Manche”, pénéplaine de transhumance et d'agriculture extensive, alors bien pauvre. Terre presque désertique en certains cantons. „Haute terrasse”, comme dirait Péguy, aux vastes ondulations, où la visibilité est infinie, où le voyageur regarde venir au loin l'aventure, non sans le merveilleux loisir de l'interpréter d'avance selon son délire, à travers la poussière qui s'élève du chemin.

Certes, Don Quichotte a forgé des prétextes à son „errance”, c'est-à-dire à sa marche. Comme les héros des romans qu'il a dévorés, il ira par le monde pour exterminer les monstres, pour secourir l'infortune et redresser les torts, pour affirmer et faire confesser de tous la suprématie de la beauté qu'il sert. Mais il apparaît le plus souvent que ces beaux desseins sont seulement, si l'on ose dire, les raisons de sa folie, l'hommage que la folie rend à la raison (tout comme, à ce qu'on dit, le vice à la vertu). Ces prétextes sont seconds. Ce qui est fondamental, c'est purement le désir de partir. Lorsqu'il rencontre en chemin des voyageurs qui le questionnent sur ce qu'il fait, le Chevalier de la Triste Figure répond, certes, qu'il parcourt le monde pour soutenir l'opprimé: mais, ce qu'il leur dit tout d'abord, c'est toujours qu'il parcourt le monde.

S'il croit devoir ajouter les belles raisons qu'on a dites, c'est pour rendre hommage aux héros de romans qui les alléguaient jadis (car il reste assez lucide pour savoir que la chevalerie errante est bien morte: il veut la „ressusciter”). Mais c'est surtout, je crois, pour tenter de justifier sa „sortie”. Car l'âge humaniste a imposé dans l'opinion sa sagesse, qui est tout à l'opposé. Sénèque, déjà, disait que l'agitation voyageuse était chose frivole, témoin des imperfections d'une âme qui tente follement d'échapper à elle-même. Erasme avait renchéri, se fondant gravement sur Saint Paul. Et le très érasmien Rabelais moque cruellement les pèlerins „las d'aller”, qui feraient mieux de rester chez eux, cultivant leur champ, prenant soin de leur femme et de leurs enfants, que de se lancer en „d'ocieux et inutiles voyages”. La manie ambulatoire est parmi les plus expresses marques de folie, signe (peut-être) de damnation, surtout chez un homme d'âge. On sait la réputation des âmes

„errantes” -ou, plus simplement, celle des Bohémiens, si suspects à l’Eglise. Ainsi, dans la bouche des prêtres et des docteurs, fleurit l’éloge d’une sédentarité bourgeoisement responsable. Le sage cultive son jardin, là où Dieu l’a mis. Même Sancho, avant d’en venir à partager l’enthousiasme de son maître, professe qu’„il est temps de faire l’août et de vaquer à (son) champ, sans (s’) en aller ainsi rôdant deçà et delà et, comme l’on dit, de Cordoue à La Mecque et du pot à la terrine”. Seul Montaigne, comme si souvent, est d’avance du parti de Don Quichotte -et ses trop sages amis lui objecteront à peu près ce que le curé prêchait au chevalier manchègue. Pour ces sorties, du reste, il faut toujours échapper à son curé.

*
* *
*

En ce deuxième mouvement, contentons-nous d’une méditation brève sur les pages qui relatent les trois départs.

La première sortie de Don Quichotte intervient presque d’emblée deux ou trois pages. Le cerveau „desséché” par de fougueuses lectures des *Amadis* et de leurs semblables, celui qui fut un gentilhomme paisible et „posé” (*hidalgo sosegado*) est déjà en pleine crise lorsqu’il nous est présenté. Il n’a plus le choix. Le délire l’a séparé des siens, et son départ est en effet „nécessaire”. Cette première sortie est précédée de l’imposition de nouveaux noms, par le chevalier, à lui-même et à sa monture: moment capital, car le voyageur est un être neuf, qui exige comme un second baptême; en outre, cet acte solennel de dénomination est essentiel à celui qui veut „laiser son nom” dans des récits qui feront rêver les hommes. Sortir sur la route de l’aventure, c’est sortir de l’instant grisâtre et éphémère, pour devenir sujet d’histoire et objet d’écriture (sur ce point-ci, je reviendrai en finissant). Ce chapitre liminaire est aussi celui de l’invention de Dulcinée: non seulement un nom, cette fois, mais un être; le chevalier errant doit savoir -et pouvoir dire- pour qui il est prêt à mourir: de tout voyage, il faut d’abord fixer les enjeux, et le cas présent est exemplaire. Les pages qui suivent sont si illustres que j’aurais vergogne à les paraphraser. Don Quichotte, tout seul, monté sur Rossinante, sort de sa bassecour par la petite porte de derrière, sans bruit, aux premières heures du matin. Tout de suite, c’est l’immensité du *campo* (les champs? ou le champ de bataille? le castillan, ici encore, est d’une riche ambiguïté), espace vide sur lequel monte le soleil. Don Quichotte — le „fou” — est plus sage que nous: il sent que tout plan de marche serait dérisoire en ce moment métaphysique, et il laisse son Rossinante prendre le cap qu’il désire. Malgré la chaleur qui

brûle, malgré un moment d'angoisse lorsqu'il s'avise qu'il n'a pas encore reçu l'auguste ordre de chevalerie, il vit cette première journée dans la joie de l'attente: aujourd'hui, la plaine est vide, mais, demain, une fois reçu l'adoubement initiatique, l'aventure assurément viendra s'offrir à son „bon désir”. Et, de fait, au matin suivant, quand il sort de l'auberge qui a été pour lui un château fort, „la joie lui sort par les brides de son cheval”. Coupons ici, avant le choc brutal de ce qu'on appelle conventionnellement le „réel”... De cette aube de la première sortie, retenons la gravité des préparatifs, le silence devant un grand ciel, et une joie enivrante.

Le deuxième départ, quelques jours après, sera tout différent, moins solennel: le pas décisif est déjà fait, une fois pour toutes. De nouveau, c'est le déclin de la nuit, mais la chaleur du jour va être moins écrasante. Surtout, Don Quichotte n'est plus seul: cette fois, Sancho l'accompagne, et les délires du maître et de l'écuyer s'épanouissent gaiement à l'air libre. La démarche est paisible: on dirait d'une promenade; il y a provisions et argent dans le bissac. La deuxième „sortie” de Don Quichotte hors de ce monde où traînaient encore des bribes de bon sens ne sera complète que par un mouvement interne à son cerveau malade, lorsque, face aux moulins à vent rangés sur la colline, il va s'abandonner à son délire interprétatif: ces moulins, Briarées aux cent bras, sont des monstres dont il faut purger la terre: ils provoquent le chevalier à montrer sa valeur. Alors, le poulx s'affole, Rossinante se met au galop. „C'est ici, Sancho, que nous allons mettre les bras jusqu'aux coudes dans ce qu'on appelle aventures!” ...La promenade devient une charge infernale. La disponibilité du voyageur à l'aventure nous est ici montrée comme une très inquiétante vulnérabilité: sortir de chez soi, c'est aussi s'exposer à la dérive de son propre esprit. Cette page m'a souvent fait penser à certains moments de *Sylvie* ou surtout d'*Aurélia*: il faut, pour que son esprit engendre des fantômes, que Nerval soit en marche vers le Valois ou vers quelque quartier lointain de Paris...

Quant à la troisième „sortie”, elle occupe toute la Seconde Partie, soit la moitié du livre. Elle est préparée de loin, beaucoup plus que la deuxième et même que la première. Truculentes conversations entre Don Quichotte et ses proches, effrayés à l'idée de le voir à nouveau „sortir” alors qu'il semble, certains jours, en si parfait bon sens; signe présagieux du hennissement de Rossinante quand il entend parler de départ; superbe mot de la gouvernante (et si conforme à ce que j'essaie d'établir ici): „Mon maître s'en va! — Mais par où? — Par la porte de sa folie! [...]”. De fait, Don Quichotte et Sancho partent une nouvelle fois, à l'aurore. Voyageurs et montures crient leur joie dans le petit matin, et aussi l'auteur lui-même, enthousiasmé de retrouver ses héros, qui ne sont tels

que sur la route: voici la porte de nouveau ouverte aux exploits et aux facéties! Mais, cette fois, une destination est fixée, le Toboso, pour porter l'hommage à Dulcinée — et, après l'immortelle rencontre avec la belle enchantée, Saragosse (destination qui sera d'ailleurs remplacée par Barcelone, pour faire mentir Avellaneda). Ce troisième voyage durera quatre mois à peu près. Il est incroyablement riche d'anecdotes, dont ici nous ne retiendrons qu'une. Un soir, Don Quichotte et Sancho arrivent au bord de l'Ebre. Une barque est là, vide, attachée au rivage. Don Quichotte y voit l'appel de l'aventure, comme dans les romans bretons. Il saute dedans, la détache et se livre au courant du grand fleuve. Au bout de quelques mètres, il se croit en pleine mer, passant la ligne équinoxiale... Etonnante „mise en abîme”: la sortie dans la sortie... Mais la nasse, les jours suivants, se refermera sur le voyageur ivre de liberté: elle l'emprisonnera d'autant plus sournoisement que, désormais, il approche de régions urbaines où sa déviance n'est plus tolérable — et que, d'autre part, il est connu, repéré, neutralisable: c'en sera bientôt fini de ces „sorties” qui sont — je pense l'avoir déjà montré le mouvement fondamental du *Don Quichotte*.

*
* *
*

Remontons, maintenant, au moment où la sortie (n'importe laquelle) est accomplie et où Don Quichotte est à cheval sous le ciel. Ce voyageur essentiel a beaucoup à nous dire sur le voyage.

Écoutons Cervantès: „Ils montèrent à cheval, et, sans prendre aucun chemin assuré (étant le propre des chevaliers errants de n'en tenir jamais aucun), se mirent à cheminer par où la volonté de Rossinante les guida”. Cette obéissance à la volonté de la bête, qui est elle-même signe du destin, assure la disponibilité de l'âme à tous les autres „signes” qui viennent des deux côtés du chemin ou du fond de l'horizon: appels du jeune valet que son maître fouette à coups de lanière, nuage de poussière des équipages ou des troupeaux en transhumance...

Lorsque le chemin arbitraire de Rossinante se confond avec le grand chemin, le *camino real* (et c'est souvent le cas), la situation est emblématique. Ce grand chemin royal est pour les gens raisonnables, les gens qui se rendent d'un point à un autre — et c'est bien le propre de ces grandes routes de se définir par leurs tenants et aboutissants. Ces gens-là sont comme des voyageurs forcés, pressés d'arriver à l'étape, protégés du soleil et du vent par tout un appareil de parasols et de lunettes, avec une escorte contre les bandouliers. La route est pour eux comme un tunnel, qu'on parcourt la tête rentrée dans les épaules. Lorsque Don

Quichotte les aborde et les questionne, ils s'énervent, allèguent qu'ils doivent se hâter: lui, il a tout son temps pour causer. Eux n'ont qu'une pensée en tête: lui, il est disponible à toutes les associations d'idées, souvent aux dépens des pauvres voyageurs qui lui sembleront brigands enlevant quelque princesse, ou que sais-je?

Aux carrefours — lieux mythiques — lorsqu'il laisse choisir Rossinante, Don Quichotte songe aux romans bretons, mais aussi (sans doute) à Héraklès hésitant entre le bien et le mal. Le tort à redresser, le malheur à soulager émettent jusqu'à ce carrefour de mystérieux effluves, influences assez fortes pour attirer le Chevalier là où l'attend l'aventure.

Il faut prêter attention aux termes qu'emploie Cervantès dans l'évocation des paysages ruraux (ici, un parenthèse: la ville n'est pas absente du *Don Quichotte*, et notre chevalier apprécie beaucoup Barcelone — mais cet épisode reste marginal, et le roman de Cervantès est profondément paysan). En campagne, donc, la route traverse la plaine cultivée ou pâturée (*el campo*), qui s'oppose aux lieux incultes et broussailleux aperçus de part et d'autre (que le castillan appelle *el monte*) et plus encore aux vrais bois (*el bosque*) et aux vraies montagnes (*la montaña*, comme la Sierra Morena). Les épisodes du voyage sont distribués très intelligiblement entre ces lieux. L'aventure d'où l'on sort roué de coups a généralement pour théâtre le *campo*; le *monte* et parfois le *bosque* sont les lieux où l'on s'écarte pour se reposer, pour manger et boire (aux jours fastes) le contenu du bissac: un vrai tropisme („gagner le large”) y appelle Don Quichotte chaque fois qu'il est en peine, et les clairières du *bosque* où il se cache, même si elles sont parfois infestées de brigands, ont plus d'un trait du *locus amoenus* classique; quant aux *montañas*, ce sont lieux inhumains, réservés aux moments pathétiques comme la pénitence du Chevalier de la Triste Figure enfiévré d'amour et de remords. Le voyage est continuellement guidé, inspiré, par cette structure du paysage: „sortir”, c'est se livrer à la nature en ses diverses formes — celles-ci ne prenant néanmoins leur sens que par rapport aux diverses situations de l'homme voyageur. Rien de plus étranger à Don Quichotte qu'une nature contemplée en soi et pour soi: elle n'intéresse que comme théâtre de la vie de l'homme. C'est le voyage qui, à chaque fois, l'organise et lui donne un sens.

Nature peuplée, excitante pour le voyageur qui, subtilement, l'érotise. Dans les bois, Rossinante, fort sage à la maison, va indiscretement flairer les libres cavales. Et le très chaste Don Quichotte rêve beaucoup de princesses (jeunes filles ou veuves éplorées), des bergères aussi, dont cette nature peut offrir la rencontre. Le hasard, l'agreste simplicité du voyage lèvent les interdits qui, dans la vie quotidienne, refoulent les

rêveries du désir. Voyager, c'est s'exposer à Marcela ou à Dorothée, se faire serrer de près (aux périls de Dulcinée) par Maritorne ou Altisidore, servir de Sigisbée à la princesse Micomicona... La nièce ou la gouvernante laissées au logis ne sauraient donner matière au rêve courtois: toutes les femmes du voyage lui donnent l'essor, et Don Quichotte aime (sans se l'avouer) penser qu'il représente l'aventure pour d'enivrantes beautés elles-mêmes livrées à la disponibilité du voyage. La „sortie”, disions-nous, peut être le temps de toutes les dérives...

Au bord de la route, entre deux étapes, il y a enfin l'hôtellerie, l'auberge. Lieu essentiel, mythique lui aussi, qui joue un grand rôle à partir de la deuxième sortie, dès lors que Don Quichotte s'est décidé à emporter quelque argent. Pause qu'exigent les faiblesses du corps (sommeil, soin des blessures), l'étape à l'auberge est aussi lieu d'aventures, ménageant des rencontres romanesques ou fabuleuses. Une fois de plus. Don Quichotte fait ici penser à Montaigne, par sa manière d'engager partout la conversation. Position d'accueil passionnée: le voyage n'est pas quête de paysages ou de monuments: il se veut rencontre de l'homme.

Assez dit sur Don Quichotte en sortie. On aura aperçu la double dynamique de son voyage: une attente et un projet. L'attente quotidienne et fervente de la rencontre est empêchée de se confondre avec la passivité par l'invariable affirmation du dessein de réformer les injustices du monde, d'y défendre la cause de la beauté souffrante, et de „faire les preuves” de sa valeur dans ce combat sans fin. Comme tout vrai voyage, celui de Don Quichotte ne devrait pas comporter de retour.

*
* *
*

Si le roman trouve quand même une fin, c'est simplement parce que son héros est un mortel, et ses lecteurs aussi — à qui le romancier se doit d'apporter un sens moral touchant la vie et la mort.

Les deux premières fois, le retour de Don Quichotte avait été narré brièvement, la plume volant déjà vers de nouveaux départs. Cette fois-ci, le retour (comme la sortie elle-même, on l'a vu) est préparé de loin. Mordant la poussière sous la lance du pseudo-chevalier de la Blanche Lune (astre froid, de sinistre augure), Don Quichotte est condamné par son vainqueur à un an de confinement au foyer. Il revient donc désarmé, à petites étapes, de Barcelone jusqu'à son village manchègue: ce voyage-ci est morne, sans le frémissement d'attente de l'aventure, puisque les armes sont ficelées sur le bât du grison. Voyageur „ordinaire” ... Quand enfin le vaincu arrive en vue de son bourg natal, encore deux présages funestes: la phrase ambiguë d'un enfant, et la rencontre d'un

lièvre couard). Certes, le Chevalier de la Triste Figure tente d'adoucir sa peine par le mirifique projet de se faire berger de pastorale, avec ses amis, pendant toute l'année qui vient — mais il n'en aura pas le loisir. Dès le retour à la maison, il s'alite — et, six jours après, se sent talonné par la mort. Le médecin lui dit de penser à son âme. Sur quoi il dort profondément, pendant six heures, et ses proches craignent qu'il ne se réveille plus.

Mais Don Quichotte émerge pourtant de ce sommeil, et (miracle!) guérit de sa folie chevaleresque.

Béni soit le Dieu puissant qui m'a fait tant de bien! Enfin ses miséricordes n'ont point de limites, elles ne sont point accourcies ni empêchées par le péché des hommes. [...] — Que dites-vous, Monsieur mon oncle? [...] De quelles miséricordes parlez-vous? — Ma nièce, répliqua Don Quichotte, ces miséricordes sont celles dont Dieu a usé envers moi en ce même instant, sans que mes péchés y aient donné aucun empêchement. Je possède à cette heure un jugement libre et clair, et qui n'est plus couvert des ombres épaisses — de l'ignorance que la lecture triste et continuelle des détestables livres de chevalerie avait mise sur moi. Je reconnais leurs extravagances et leurs duperies. Je n'ai qu'un regret, c'est que cette désillusion soit venue si tard, qu'elle ne me donne pas le loisir pour réparer ma faute, par la lecture d'autres livres qui surviraient de lumière à mon âme. [...] Aux extrémités où je me trouve réduit, il ne faut pas que l'homme se moque de l'âme.

C'est alors seulement que Don Quichotte est vraiment „rentré” — comme on dit „rentrer dans son bon sens” ou surtout „rentrer en soi”. Alors apparaît la très forte et simple structure de l'oeuvre entière: dès avant la première sortie par la petite porte de la basse-cour, il y avait eu le retranchement des autres hommes et de la communion de l'Eglise — et cette „sortie”-là restait encore non compensée, non rachetée: maintenant, c'est chose faite. L'histoire-cadre (celle de la „folie”) est achevée comme aussi les trois sorties encadrées.

Quand Don Quichotte s'est confessé et est redevenu pour toujours „Alonso Quixano le bon”, ainsi qu'on l'appelait au village, cette fois-ci ce sont ses amis qui pleurent; ne l'avaient-ils pas aimé dans sa folie plus encore que dans sa sagesse? Cela, le chrétien Cervantès ne le dira jamais, certes — mais quel poignant regret dans cette simple phrase: „Il gît, étendu de son long et incapable de faire une nouvelle sortie..”

*

* * *

Avec la vie d'Alonso Quixano s'achève le livre qui a pour intitulé son nom de guerre: *Don Quichotte*. Livre consubstantiel à son héros, mais aussi à son auteur.

Le regret qu'on vient d'apercevoir a quelque chose de paradoxal, voire de scandaleux. Cervantès devrait au contraire exulter. L'égotisme maniaque du chevalier a été enfin vaincu par la grâce, et Don Quichotte est mort réconcilié. Comment rêver trajectoire plus satisfaisante? Car le *Don Quichotte* — ne l'oublions pas — devait être une oeuvre polémique. Cervantès le dit haut et fort: l'ouvrage était conçu pour exorciser par le ridicule la race entière des romans de chevalerie. Dessein lucidement délibéré. Or me permettra-t-on de dire (après bien d'autres) que l'écrivain, pris au piège, a vécu l'aventure même de son héros? Laissant à celui-ci la bride sur le cou (tout comme Don Quichotte à Rossinante), il a été entraîné en de bien étranges „sorties”. Il est sorti du projet primitif et de l'épure froidement caricaturale pour se lancer dans l'imagination, folle et chaleureuse, des aventures à offrir à ses personnages. Le polémiste littéraire est devenu visionnaire, en proie à son destin créateur; il a échappé à lui-même pour devenir son héros. Et, de même qu'Alonso Quixano meurt dès qu'il a retrouvé la sagesse, Cervantès, un an après qu'est „sortie” la Seconde Partie du *Don Quichotte*, entre lui aussi dans le silence de la mort. A la dernière page, il s'était écrié: „C'est ici, ô ma petite plume, bien ou mal taillée, que tu demeureras pendue à ce râtelier...” Impossible de voir et de dire plus lucidement le parallélisme entre la plume et la lance, cette lance du chevalier qui pend elle aussi au râtelier: l'une et l'autre ont vécu même aventure. Et Cervantès ajoutait superbement: „Pour moi seul naquit Don Quichotte, et moi pour lui. Il sut agir, moi écrire. Enfin, lui et moi ne sommes qu'une même chose...”

Il apparaît que l'anxiété de la création poétique court tout au long du roman. Rendu fou par les *Amadis* et autres livres de même farine, devenu objet d'écriture par la seule grâce de sa „folie” (souvenons-nous de l'enthousiasme de l'auteur lorsqu'il tient son héros en campagne), Don Quichotte ne cesse, si l'on ose dire, de s'écrire lui-même. C'est surtout visible dans la Seconde Partie. Quand il se remet sur les routes, il est déjà célèbre, car la Première Partie a paru depuis plusieurs années: il est donc confronté à cette première image de papier, et chaque pas qu'il fait en dessine une autre pour de nouvelles feuilles de papier: image digne de la première, et passionnément voulue différente de celle qu'a donnée, entre temps, Avellaneda dans sa suite apocryphe. Les sabots de Rossinante écrivent le livre qui s'appelle et s'appellera *Don Quichotte de la Manche*.

On voit à quelle conclusion j'ai tenté d'en venir. Les „sorties” de Don Quichotte sont aussi de triomphales métaphores de la création littéraire. Entre le silence de cinquante années au village et le silence de la mort, ce jaillissement de l'imagination créatrice qui enfante tout à la

fois, indissolublement, le voyage et le récit du voyage... Je pense que toutes nos réflexions et discussions de Łódź nous le confirmeront.

UNIVERSITE LUMIERE — LYON II
France

Gabriel-André Pérouse

O WYJAZDACH DON KICHOTA Z LA MANCZY

W artykule zostały omówione różnorakie aspekty kolejnych wyjazdów Don Kichota z La Manczy. Autor zwraca uwagę nie tylko na aspekt parodystyczny zawarty w powieści Cervantesa, a nawiązujący do wątków „błędnych rycerzy”. Podobnie jak oni, bohater Cervantesa chce zwyciężać potwory i pomagać słabszym, lecz głównym jego celem wydaje się, zdaniem autora, fakt iż przemierza on świat.

Autor podkreśla wiejski charakter powieści. Poza epizodem w Barcelonie, akcja utworu rozgrywa się poza miastem, na rozległych równinach, w lasach czy wreszcie w górach — autor artykułu widzi tu cechy *loci amoeni*. Przyroda interesuje „Rycerza o Smutnym Obliczu” jedynie jako teatr ludzkiego życia. Wreszcie powrót, który dla autora ma charakter metaforyczny — nie chodzi bowiem li tylko o powrót w sensie fizycznym do domu, ale również o „powrót do zdrowego rozsądku”, o „poznanie siebie”.

Tak to trzy podróże „Rycerza o Smutnym Obliczu” kończą się równocześnie z jego poznaniem siebie. Autor zwraca uwagę na jeszcze jeden aspekt owych podróży: są one metaforą twórczości samego Cervantesa.